

PIERRE DE QUERLON

On n'a fait que l'entrevoir, tant sa vie a été brève, puisqu'il est mort à vingt-quatre ans. A vingt-quatre ans ! Comme la guerre a tué beaucoup de ceux qui ont eu la chance de connaître ce délicieux écrivain, on s'explique comment un injuste oubli pèse sur son œuvre délicate et originale. Et c'est grand dommage.

Pierre de Querlon était né à Valenciennes, dans l'Indre, le 10 avril 1886. Il s'appelait de son vrai nom Pierre-Arnaud-Marie Peyrot des Gachons. Venu quatrième dans une famille où les aînés avaient déjà rendu notoire son patronyme. Aux portes de Valenciennes s'étendent des forêts profondes du dix-huitième siècle un pseudonyme qui ne risquait pas de le faire confondre avec Jacques, le romancier, ou André, l'ingénieur. Il n'y a d'autres incidents dans cette vie que la naissance et la mort, la mort survenue brusquement le 2 juin 1914.

Pierre de Querlon a passé son enfance dans de petites villes de province, où les maisons sont vieillies et entourées de jardins où l'on voit des arbres centenaires. Aux portes de Valenciennes s'étendent des forêts profondes. A Issoudun, où il vécut ensuite, persiste un charme surnaturel et tranquille. Lorsqu'il habita Sains-Niclaumont, la plaine betteravière lui ouvrit des horizons de silence austère et de mélancolie. L'automne, où il commença ses études, lui offrit la pittoresque de ses poteries anciennes et vers la cathédrale, haut juchée, des brumes montaient le soir, pleines de mystère et de poésie. Après, pour un temps très court, c'est Etampes. Mais Etampes, sous ses airs étatiques, conserve une humeur villageoise et l'adolescent ne s'y trouva point dépaycé.

Voilà qui explique le goût de la solitude que manifesta toujours Pierre de Querlon et le penchant, qui peut surprendre, de cet écrivain pour les choses de la campagne. Ses préoccupations naturalistes et même rustiques par quoi se caractérisa une humeur muette de son talent prend sa source. L'autre moitié : son amour passionné pour les lettres et les arts et son observation des mœurs paysannes, il les acquit de très bonne heure, sensible et dans le milieu le plus propre à leur développement : les bureaux de rédaction de l'ancien *Ermitage*.

Pierre de Querlon achevait ses humanités à Paris. Il ne quittait le lycée Louis-le-Grand que pour rentrer en hâte rue du Sommerard, où était installée la revue. D'apparence pour y étudier ses leçons, préparer ses dissertations, se gaver des matières d'un programme d'examen pour un baccalauréat quelconque. En réalité pour y découvrir, avec l'indolente complicité de son aîné, les auteurs classiques et les modernes, y écouter les propos et discussions littéraires des poètes et romanciers contemporains. Et René Boylesse, qui avait remarqué et aimé ce jeune homme « au teint pâle et au poil », nous l'a montré timide, discret, distant un peu, travaillant dans son coin, tandis que les autres bavardaient. Il écrivait. Il écrivait avec cette fièvre de ceux qui ont hâte de produire, parce qu'ils sentent peut-être que la vie va leur échapper fort vite.

Mais, à l'encontre de tout le monde alors et à cet âge-là, Pierre de Querlon n'alignait sur son papier ni alexandrins ni octosyllabes. Non qu'il méprisât la poésie. Il l'aimait et la sentait. Mais il ne traduisait pas ses impressions en vers. Encore tout imprégné de ses auteurs scolaires, il s'amu-

sait à refaire Horace en belle prose française, qu'il agrémentait de réminiscences élégiaques ou collaborait Gaius, Tibulle et Propertius. Il nommait ces pages *Tablettes romaines*. Il avait écrit en sous-titre *Odes vraies*. Cela composa un opuscule empreint d'une douce volupté latine où passent des formes amoureuses par le enchantement de la nature et du rêve stylisés par un artiste qui s'est saisi. Autre pastiche latin : *La Maison de la petite Lirie*. Ce n'était qu'une longue nouvelle. Mais, dans l'atmosphère antique et la reconstitution d'un décor d'autrefois, commencent de se mouvoir des silhouettes de femmes d'aujourd'hui ; les mœurs et les costumes du passé cachait des âmes contemporaines et les paysages avaient l'accent et la couleur de ces paysages français sur lesquels s'élevaient ouverts les yeux de Querlon.

Une philosophie souriante et attendrie, d'une ironie, ensemble légère, avertie et pitoyable, s'indiquait dans ces pages de début. Elle se pourrait résumer à peu près dans cette phrase : « Tout est vain, quand on songe que l'on aime et que l'on est l'un près de l'autre. Tout est vain et l'amour est grave. » Elle allait s'exprimer avec une singularité intelligente et une précoce sagesse dans le premier roman véritable de Pierre de Querlon, cette *Léonore fidèle*, de si heureuse composition, de si bel équilibre et d'une si constante harmonie, où les moindres phrases prennent une grâce malicieuse qui consiste, avec une langue sobre, fraîche et pure, la marque même d'un talent délicat et attentif à bien dire. L'histoire de M. Valentin Jéromy, célibataire et conseiller municipal de Nouvy-en-Seine, qui mérita et obtint, dans sa commune, la déconsidération publique pour avoir installé chez lui une petite corsetière rencontrée à la taverne, n'apporte, si l'on veut, rien de très neuf à la littérature. Mais les existences banales et médiocres et premières de la petite ville de province, contées avec un tact et une élégance surprenants, prennent, par la manière de Pierre de Querlon, un intérêt sympathique et plaisant qui devient aussitôt un délice.

Même façon saine et originale de concevoir et de traduire les heures passionnées d'humble vie dans *Les Jours d'été*, qui suivit. Aimante, plus aimante encore qu'effacée, Hélène sait que son mari, le libraire Ravella, la trompe. Cependant, elle attend, patiente et douce, que lui revienne l'infidèle. Et quand celui-ci comprend enfin la saveur « des bonnes joues rondes » de sa femme et combien ce cœur indulgent enferme de trésors d'affection, il ne se débouche plus du bonheur familial ; l'amour conjugal qu'il a pu croire monotone. C'est tout.

Petites gens, passions bourgeoises et tempérées, événements simples, douleurs acceptées et consolées sans fracas, voilà ces récits. Pierre de Querlon ignore délibérément le tragique quotidien. Les jours coulent, dans ses livres, mêlant aux eaux de la mélancolie celles de la joie, d'un cours égal et lent. A des notations minutieuses, à des observations exactes et qui portent en elles du plaisir d'artiste et de l'optimisme ému, on devine sans peine que l'auteur de pareils ouvrages aimait la vie. Il la chérissait d'autant plus, sans doute, qu'il la soupçonnait devoir lui être fort mesurée ; il s'efforçait d'en extraire sa part de jouissance intellectuelle. Il regardait tous les spectacles à sa portée avec le désir d'en tirer agrément et profit.

D'une saison passée à Ardenes et dans les environs (il y achevait une convalescence), Pierre de Querlon avait rapporté un troisième roman : *Céline, fille des champs*.

Le thème ici n'est rien et tient en quelques lignes. Céline est la fille d'un métayer. On la place en service à la ville. Malgré la bonté tout de même un peu agressive de Mme Jugan, sa patronne ; malgré le merle Attila qui siffle l'air de la *Geulille botelière*, malgré la pitié du milieu où a causé de tout cela, Céline s'ennuie à mourir. Elle regrette à Vitry-sur-Indre sa libre vie paysanne, sa métairie, ses amies les vachères, et souvent s'attriste à regarder, par la lucarne du grenier, dans la direction de son village. Elle a la nostalgie des champs, des travaux de la ferme, et sans qu'elle se l'avoue, se languit de Sylvain, le bœuvier. Un médecin psychologue la renvoie aux étables, aux besognes grossières et à Sylvain, qu'elle épouse.

Nulle part mieux que dans cette pastorale les qualités de l'écrivain ne se sont rassemblées avec plus d'aisance et de vigueur, de réalisme direct et de poésie naturelle adroitement dosés et combinés. Les caractères des personnages, dans leur rusticité rude à souhait et leur égoïsme foncier nullement affiché, ne pèchent ni par brutalité ni par excès d'idéalisation. Querlon n'aggrave ni ne transfigure la vérité. Il peint la campagne diverse et complexe, ses toits bas et ses feuillages, ses odeurs de bêtes et de foins et sa fécondité, non pour exalter la laideur ou la beauté particulière, mais en artiste soucieux d'exactitude. Il n'abrutit pas ses paysans, mais il en trace, à traits menus et personnels, des portraits vivants et d'une couleur sans surcharge. Seulement, il caricature, comme à son insu, les âmes champêtres de sa propre sensibilité. Cette idylle rustique de *Céline* est un chef-d'œuvre limpide et clair.

Des œuvres érotiques et diffuses du romancier alexandrin Achille Taitou, Pierre de Querlon, en collaboration avec Charles Verrier, avait dégagé une histoire d'aventures aux péripéties adaptées à la vraisemblance. Secondé aussi par le traducteur d'Anouso, il s'était divertit, en outre, à écrire selon l'esprit de Perrault, un Perrault plus fantastique : *La Princesse à l'aventure*, conte pour enfants auquel les grandes personnes peuvent se plaire et qui n'a jamais été réimprimé nulle part.

Pierre de Querlon n'a pas eu le temps de mettre en œuvre les nombreux documents qu'il rassemblait, dans des boîtiers soigneusement rangés sur sa table de travail, pour deux romans qui devaient s'appeler : *Un Promeneur avec Antiochiste*. L'autre : *Le Château près du village*. Il s'y proposait d'y instruire la vie parallèle d'un vieillard et celle d'un hameau du pays natal.

Des fragments de ces ouvrages en préparation, quelques nouvelles, une monographie de René de Gourmont, des variétés littéraires et artistiques, recueillies parmi ses meilleures pages de critique et d'essayiste, ont composé le volume posthume : *La Boule de sucré*. Pierre de Querlon y apparaît doté d'une intelligence remarquablement souple et d'une érudition curieuse de tous les aspects de la beauté.

Il était de ceux, a écrit judicieusement M. André Chamuaux, qui vivent avec leur propre poésie et cultivent avec ferveur l'art qu'ils aiment. Il avait des dons rares : une sensibilité personnelle et des moyens d'expression originaux.

Le savaient depuis longtemps tous ceux de ma génération qui l'avaient rencontré à l'*Ermitage*. — sont Edouard Ducôté, lui-même esprit ricté, lui avait confié le secrétariat général, aux temps héroïques de la revue. C'est à l'*Ermitage* que parut, d'ailleurs, la noble élégie de Leo Larguier lamentant la disparition d'un ami qui s'était éteint, comme meurt le printemps, alors qu'il regardait jouer la bougeante lumière sur des grappes de glycine pendues à sa fenêtre :

*Peut-être que j'aurai, quand je m'endort sans pain,
Une tête de vieillard aux cheveux blancs et doux.
Vous me direz : « Voici le funèbre domaine.
Ce mort qui se tient seul près de cette fontaine.
C'est Virgile ; seulement je l'apprends rétro.
Il m'a parlé, le soir où je suis arrivé... »*

Depuis un quart de siècle, Pierre de Querlon dort son sommeil d'infant dans le cimetière introuvable d'Etampes la paisible. Sur sa tombe, un médaillon, d'après un bon portrait de Fernand Mallaud, dû au sculpteur Sicard, perpétue le souvenir d'un visage éphémère, expressif et doux, au sourire un peu navré.

Léon Becquet.